

MOÏRA PARAS

Le rendez-vous de Samarkand

CHATEAU DES RAVALET



De ses dons exceptionnels,
Moïra ne s'est jamais servie,
sinon pour les besoins de sa quête
personnelle. Elle n'a jamais pensé
faire « carrière », ni en peinture,
ni en littérature, ni en rien.
Ce mot est dérisoire la concernant.
Elle expose parce que nous l'y avons
poussée, éblouis par l'originalité au sens propre,
l'étrangeté et la force de ses œuvres.

Yasmina Reza



Cet été, le château des Ravalet accueille en ses murs une exposition de l'artiste Moira Paras.

De formation philosophique, Moira Paras est profondément marquée par sa double culture occidentale et orientale. Pourtant son travail ne s'inspire ni de l'histoire ni de la géographie. Elle cherche depuis toujours la même chose, une « *terra incognita* », ce lieu commun des hommes de l'autre côté du monde, où le temps s'évanouit peut-être.

« La peinture n'est pas pour moi une activité, mais la dernière expression d'une chasse fervente, qui a simplement emprunté des pistes différentes. (...) C'est comme une navigation. Ce n'est pas une errance mais un voyage difficile, parsemé de guerres. (...) »

Mes tableaux évoquent le passage, d'un état à l'autre, d'un monde à l'autre. Ce passage est au mieux une tension, au pire une guerre. Mais la représentation de la violence comme pur constat ou comme une fin en soi ne m'intéresse pas. Si ma peinture est parfois violente, ce n'est pas la violence, c'est une étape de la paix qui est montrée.»

Ainsi l'artiste, le temps de son exposition intitulée « **Le rendez-vous de Samarkand** » nous entraîne dans sa quête et ses interrogations ... Si la légende de Samarkand évoque la mort inéluctable, l'exposition, quant à elle, renvoie à la vie. A travers sa scénographie l'artiste nous pose en réalité cette question : « Qu'est-ce qu'une grande vie ? »





La légende de Samarkand

Une des plus célèbres histoires sur le thème de la mort et du destin est une histoire persane attribuée à Fariduddin Attar :

Un matin le khalife de Bagdad vit accourir son vizir qui se jeta à ses genoux, pâle et tremblant :

_ Je t'en supplie, Seigneur, laisse-moi quitter la ville aujourd'hui même !

_ Et pourquoi donc ?

_ Ce matin, en traversant la place pour venir au palais, une femme m'a heurté dans la foule. Je me suis retourné et j'ai reconnu la mort... Elle me regardait fixement. Seigneur, elle me cherche...

_ Es-tu sûr que c'était la mort ?

_ Oui, Seigneur, elle était drapée de noir avec une écharpe rouge. Son regard était effrayant. Crois-moi Seigneur, elle me cherche, laisse-moi partir à l'instant même, je prendrai mon coursier le plus rapide, et si je ne m'arrête pas, je peux être ce soir à Samarkand !...

Le khalife, qui aimait son vizir, le laissa partir. Ce dernier disparut dans un nuage de poussière...

Songeur, le khalife sortit du palais déguisé, comme il avait souvent l'habitude de le faire. Sur la place du marché, il vit la mort et s'avança vers elle :

_ J'ai une question à te poser : mon vizir est un homme encore jeune et bien portant. Pourquoi l'as-tu terrorisé ce matin en le fixant d'un regard menaçant ?

_ Ce n'était pas un regard menaçant, c'était un regard étonné. Je ne m'attendais pas du tout à le voir ici, à Bagdad... J'ai rendez-vous avec lui ce soir, à Samarkand !



Le rendez-vous de Samarkand est le second volet d'une trilogie qui a démarré avec l'exposition « **IL VA** » en 2004.

EXPOSITION août 2004 :

« **IL VA** »

Orangerie du Sénat à Paris, puis Chapelle Saint Julien à Rouen.

« *Va où tu veux, meurs où tu dois.* »

Ce texte anonyme résume les deux premiers chapitres d'une recherche initiée lors de mon exposition intitulée « IL VA ». Ce travail déployait un parcours initiatique, une succession de situations et d'épreuves auquel chacun d'entre nous est soumis, quelle que soit sa nationalité, sa culture ou son histoire.

Hier, aujourd'hui, demain, un cavalier s'en va. Il est de dos. Il part pour un long voyage. En parcourant l'exposition, nous sommes renvoyés à notre propre chevauchée. Qu'est-ce que le métier de vivre ?

Qu'est-ce qu'aller ?

EXPOSITION été 2006:

“ **LE RENDEZ-VOUS DE SAMARKAND** ”

Château des Ravalet

« *Sequere deum* » (*suivre le Dieu*)

Cette installation est construite autour de la célèbre légende intitulée

« **LE RENDEZ-VOUS DE SAMARKAND** ».

Si doit s'accomplir notre destin commun, alors qu'est-ce qui vaut ? Dans la vitesse qui me conduit vers la mort, que dois-je faire de ma vie pour que cette mort soit acceptable ?

Quand puis-je mourir ?

Le lieu d'exposition devient lieu de méditation ; chaque œuvre illustre une forme d'accomplissement permettant peut-être de passer sereinement au-delà. Le visiteur interrompt sa course, s'arrête un instant au bord de la route et s'interroge :

« Et moi, quand puis-je mourir ? » Cette question sera posée de manière interactive à tous les visiteurs : une urne scellée sera mise à leur disposition. Nous découvrirons les différentes réponses en ouvrant l'urne à la fin de l'exposition qui sera ainsi prolongée par cette expérience, véritable témoignage sur les aspirations et les valeurs de nos contemporains.

Rendez-vous avec Moïra Paras



Par où commencer ? Préparer un entretien avec un artiste, que l'on ne connaît pas, sinon par la lecture d'un dossier, pose toujours problème. Des idées préconçues vous assaillent. Et puis, peu à peu, des intuitions se forment. Et la trame d'un questionnaire s'élabore, des interrogations fusent, s'imposent : il faudra parler de cela, savoir pourquoi. Le reste se fait alchimie entre les paroles et les mots, qui traduiront, bien imparfaitement, la richesse des échanges, le secret des silences, l'importance des non-dits. Jusqu'à des aveux librement consentis.

Conduire un entretien, c'est prendre un chemin, accepter un rendez-vous, d'abord improbable, puis forcément réciproquement influencé. Le retranscrire, c'est toujours le risque de trahir : mauvaise compréhension, envie d'aller au-delà. Quête-enquête, c'est l'occasion, à chaque fois de se dévoiler en voulant découvrir l'autre.

Cet été, le château des Ravalet accueille le deuxième épisode d'une trilogie conçue par l'artiste Moïra Paras. Le visiteur a rendez-vous, loin d'ici, à Samarkand, aux confins des steppes et de soi-même.

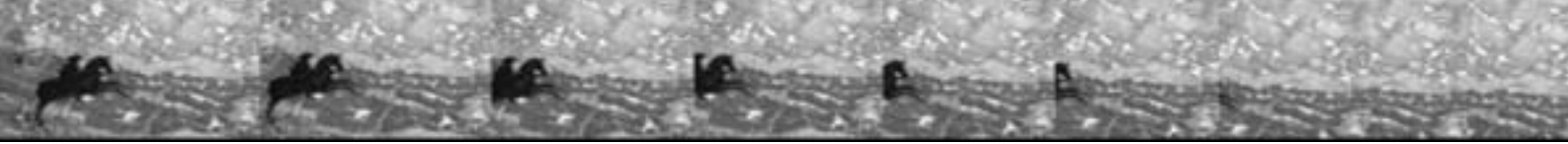
Du 2 juillet au 17 septembre, dans le cadre désenchanté de Julien et Marguerite, Moïra Paras nous propose de suivre le chemin de

Samarkand. La mort, dit la légende, y attendait, au soir, le vizir du khalife de Bagdad. En douze tableaux, l'artiste illustre cette histoire persane attribuée à Faridaddin Attar. C'est une invitation au voyage, à la rencontre au-delà du miroir : « le rendez-vous de Samarkand ».

Quel cheminement conduit à peindre ?

« Les événements vous dévoilent. Ils sont souvent violents, tragiques. Mais il n'y a rien que je prenne suffisamment au sérieux pour en faire carrière. J'ai du survivre. » Moïra Paras reprend souffle. Petite femme au visage lisse, sûre d'elle, de ses mots qui viennent de loin et claquent. Elle a commencé à peindre très jeune. Elle aime à dire : « Je peins depuis toujours mais je n'ai pas toujours peint. Après un grand vide, un drame intime, ma recherche est revenue, par la peinture ». Elle n'en confiera pas davantage, évoquant ses autres vies : professeur de français, de philosophie, critique littéraire pour la presse parisienne « J'ai fait plein de choses mais toujours en cherchant la même chose : partager ce qui nous bouleverse ».

En un retour sur soi, elle ajoute : « Quand j'ai repris la peinture, mon premier travail était un portrait de fayoum, un autoportrait, sur un fond sombre, avec ma levrette dans les bras. Ce n'était pas une œuvre d'art. C'était peindre utile. Je pensais être incinérée bientôt. J'aurais souhaité l'être avec cette peinture ». La mort rôde déjà, comme sur le marché de Bagdad.



Elle aime les animaux, surtout les chiens et les chevaux. Il y en a presque toujours sur ses tableaux. « Mon chien vient de la SPA. Il est arrivé abandonné, dans la douleur. Et puis il a appris à se mettre sur le dos, à courir comme ce matin sur la Plage Verte ». Un rayon de joie fugace illumine son regard. Il s'élargit quand elle évoque les chevaux, sans doute en raison de ses origines afghanes, par son père. « J'ai tout fait avec les chevaux ». Elle était très douée : voltige, course... jusqu'à l'accident. Elle n'en dira pas plus. Mais elle souffre toujours physiquement bien sûr, moralement évidemment.

Retour sur le « premier tableau » et sur l'exposition : la mort est là, toujours présente, presque palpable. Elle complète son évocation de l'incinération par un souvenir de voyage. « J'ai vu des crémations le long du Gange, à Bénarès. J'ai vu des gens heureux autour du bûcher, aux antipodes de ce qui se passe en Occident. Si on aime quelqu'un, si on est « croyant », il devrait y avoir, à ce moment-là, quelque chose de réjouissant et non pas de morbide comme ici... J'ai suivi les gens qui m'ont le plus convaincue. » La mort serait-elle une simple traversée ? Celle de la fenêtre enfin ouverte que décrivent certains sages de l'Inde ?

Et le(s) symbole(s) dans tout cela ?

Pour elle, c'est l'ensemble « vide ». « C'est un hasard pur. Beaucoup d'étrangers ont visité mon exposition au Sénat. Ils m'ont fait part de ce qu'ils voyaient dans mes tableaux, de ce que je n'avais pas vu, pas peint ». Volontairement du moins. « Il doit y avoir des choses symboliques. Comme sur mes tableaux, à la manière chinoise : des mondes flottants, des entre deux mondes, des limbes. Des noirs et des rouges, des contraires se rassemblent : des univers fermés, le chaos. Mais tout cela pour échapper au vide, s'arc-bouter contre le vide et pourtant se défaire et retomber dans le vide ».

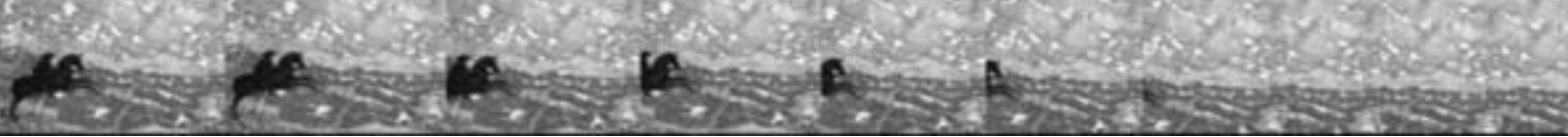
Symbole(s) ou religion, comment entrer en « peinture » ?

« C'est très juste, réplique-t-elle aussitôt, de parler ici de religion, mais au sens de « relier ». J'ai passé six mois en Inde et au Népal. Je ne suis pas faite pour là-bas, question de rythme. » Des symboles, elle ne parle quasiment jamais. Mais à propos de « relier », d'engagement dans le monde, elle précise : « Je ne me sens pas l'âme historique. Chacun fait ce pour quoi il est bâti. Le combat politique est dans le monde. Moi, j'aimerais prier, être un vieux sage sur la montagne, si j'en avais les qualités d'âme. Mais je peins... Pourtant, je prendrais les armes s'il le fallait. Je n'ai pas peur du combat. Je ne suis pas afghane pour rien ». Il y a comme une hésitation, une volonté de ne pas faire le choix entre un engagement et le lâcher-prise, à moins que ces deux tensions ne se retrouvent dans cette évocation de la route de Samarkand...

Pour prolonger, approfondir, cette quête-enquête, il semble utile d'aller au-delà de la peinture en tant que surface travaillée mais limitée par un cadre.

Pourquoi cette omniprésence d'un liseré d'or dans vos tableaux ?

« Je mets de l'or dans mes tableaux. C'est la couleur sacrée par excellence. Ce n'est pas « culturel », c'est presque superstitieux. J'ai l'impression que mes personnages sont ainsi protégés, minuscules petits hommes perdus dans l'immensité, les naufrages, les guerres ». Il convient de prendre le tableau comme un tout, pour en sentir, - saisir ?- la leçon, mélange d'intuition et de refus de disséquer les choses en petits riens. « Comme ces poèmes que les professeurs s'ingénient à casser en mille morceaux quand on prépare le baccalauréat, au lieu de se laisser emporter par la musique... »



Et peindre alors, pour dire, mais dire quoi ?

Elle hésite à peine : « Je ne fais pas de l'art « conceptuel ». Je ne m'inscris pas dans un débat purement contemporain. J'aspire à l'universel, l'intemporel pour que chacun se retrouve devant lui-même, devant sa propre émotion. » Les piliers du monde bruissent d'une étrange vie intérieure : « Il faut accepter notre lieu commun. Car nous en avons un, que cela nous plaise ou non : il y aurait moins de conflits si les hommes savaient cela. Les artistes devraient aussi nous montrer combien le monde est beau. Nous en avons besoin. Contribuer à la joie. Faire rêver. Consoler. C'est important. Ne pas écraser mais s'élever, s'améliorer. L'actualité dénonce les atrocités, ne montre que des symboles négatifs ». Il faut s'échapper de cette contingence. Certains sont mieux armés que d'autres : « Les premières influences, les bonnes rencontres très jeunes dressent l'âme correctement. Elles nous préparent, d'abord et surtout pour le combat avec soi-même. Encore faut-il avoir les bonnes armes. Il y a des gens qui se gâchent sur le chemin. Chacun d'entre nous a une porte. Tant que cet accès ne lui est pas connu, il ne peut rien. ... Après, il s'épanouit ». Il y a comme une foi dans ces propos : « Je n'ai pas fait de rencontres avec des religieux ». Et elle évoque l'éternel retour, celui de Nietzsche.

L'échange s'achève. Faut-il en rester là ? Sans doute mais pourtant, une muette interrogation s'est insinuée depuis la première rencontre avec Moira Paras, par tableau interposé : dans ce liseré d'or dansaient les arcanes du tarot.

« Personne ne m'a jamais parlé de cela. J'ai longtemps tiré les Tarots. J'ai arrêté quand les choses se sont réalisées ». Elle avait appris auprès d'une gitane, aussi belle que brune, l'œil planant au-dessus des cartes comme sur l'océan des possibles, le regard arrêté sur des visions... L'arcane XIII, l'arcane « sans nom », est-ce cette figure qu'entrevoit le vizir, dans la légende de Samarkand ? « Mes tableaux racontent autre chose selon la lumière. Ils ne disent pas tout immédiatement. Mais ils continuent de parler ». Si la mort git, toujours tapie, n'est-elle pas que l'ultime passage ? Ne se résume-t-elle pas à cette formule consacrée : « Fais ce que doit, advienne que pourra », sentence du chevalier-prince rose-croix, bateleur accompli de l'intemporelle tradition.



Moira Paras se lève. Dernier échange : un nom s'impose, venu de nulle part, Krishnamurti, l'un des grands penseurs de l'Inde au siècle dernier. « J'ai tous ses livres à la maison. » Et si la leçon était là. Visage toujours aussi lisse, regard distancié, elle n'en dira pas plus avant de reprendre le chemin, celui de Paris, de Samarkand ou d'ailleurs.

par Thierry Barreau, le 27 mars 2006

Biographie

D'origine afghane et roumaine, Moira Paras est née en 1950 à Monaco et vit aujourd'hui à Paris.

- *Décembre 1999*, Moira Paras expose pour la première fois ses œuvres au public, dans son atelier à Paris.

- *Février - Avril 2002*, la Rosenblatt Gallery à Gstaad (Suisse), lui consacre une exposition personnelle.

- *Août 2004*, sous le haut patronage du président du Sénat, Moira Paras présente « **Il va** », le premier volet de son Triptyque, à l'Orangerie du Luxembourg à Paris.

- *Décembre 2004*, « **Il va** » est installé à la chapelle St Julien à Rouen, dans le cadre de la manifestation « *Des lieux, des artistes* » organisée par la présidence de l'Agglomération de Rouen.

- *Mai - Juillet 2006*, exposition personnelle « **et caetera** » à l'Orangerie du Parc de la Tête d'Or à Lyon.

- *Juillet - Septembre 2006*, exposition personnelle à Cherbourg-Octeville, au Château des Ravalet, où Moira Paras installe « **Le rendez-vous de Samarkand** » deuxième volet du Triptyque.

- *Mai 2007*, en projet, le dernier volet du Triptyque : « **Il est nécessaire de naviguer, vivre n'est pas nécessaire.** »

